Zeitschrift: Revue historique vaudoise

Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie

Band: 15 (1907)

Heft: 7

Quellentext: Pages inédites : tirées de la Correspondance du poète Oyex-Delafontaine

Autor: Oyex-Delafontaine

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

15me année. N° 7. Juillet 1907.

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

PAGES INÉDITES

Tirées de la Correspondance du poète Oyex-Delafontaine

Il est un peu oublié aujourd'hui, notre vieux barde vaudois. On entend quelquefois, dans les réunions d'amis, quelque soliste chanter la *Chanson de la grand'mère* :

Ma pauvre enfant, j'apprends de belles choses.
Comment, tu veux déjà te marier...
Ça fait frémir comme tout change.
J'avais trente ans quand on me fit la cour.

Et la réponse de la petite-fille :

... L'amour naquit un beau jour de printemps.
Si tu savais, ô ma bonne grand'mère
Comme il est doux de s'aimer à vingt ans.

On n'entend plus guère le chant de l'artilleur, celui du carabinier et celui du grenadier :

Je respecte tout militaire
Mais honneur à nos canonniers
Leur arme puissante fait taire
Des bataillons de fusiliers...

Tout flatte en ces lieux nos désirs,
Qui serait mécontent de vivre...

A dix-neuf ans, taille superbe,
J'ai l'espoir d'être grenadier
Et si je suis encore imberbe
J'ai du terrain pour le barbier.....

Les sociétés chorales chantent de moins en moins l'appel à la Suisse :

Suisse debout! pousse ton cri de guerre
A cet appel, tes enfants répondront.

De même que le *Drapeau vaudois*, empreint pourtant d'un souffle patriotique :

Salut drapeau qui nous rallie
Aux jours de fête et de danger
Salut couleurs de la patrie
Nos bras sauront te protéger!

Quelques refrains du poète sont encore dans toutes les bouches, mais combien de ceux qui les répètent en connaissent-ils l'auteur ? Ainsi le *Salut au Drapeau fédéral* :

Salut sur ces vertes collines
Déroule-toi gage de paix.

ou bien *La fleur des bons Vaudois* :

Que j'aime ma patrie,
Le plus beau des pays,
La montagne chérie
Où dès longtemps je vis.
J'y cultive la terre
Pour Jacques et pour François,
Et l'on m'appelle Pierre
La fleur des bons Vaudois!

Il est bon de rappeler de temps en temps à la mémoire des générations oublieuses le souvenir de ceux qui, autrefois, ont charmé les anciens. Oyex-Delafontaine eut son heure de célébrité, et l'on ferait certainement une charmante cueillette dans l'ensemble de ses œuvres. Nous ne comptons pas faire ici sa biographie, mais nous nous faisons un plaisir de publier quelques lettres inédites, à lui adressées par plusieurs de ses contemporains les plus célèbres, lettres qui nous ont été communiquées obligeamment par le neveu du poète, M. le conseiller d'Etat Oyex-Ponnaz.

En 1843, François Oyex publia *Les Villageoises*, poème de débutant, mais de débutant qui promet. A ce propos, Juste Olivier lui écrit :

Monsieur,

Excusez-moi si je n'ai point répondu plus tôt à votre obligeant envoi. J'aurais voulu pouvoir le faire plus à loisir et causer un peu avec vous de vos poésies : mais je ne veux pas tarder davantage à vous remercier.

Pourquoi m'auriez-vous manqué d'égards ? Je ne suis point *théologien*, mais laïc et régent comme vous et, si j'avais le temps, bien plus disposé à faire des vers que de la dogmatique ou des leçons.

Me pardonnerez-vous si je vous dis que vous vous êtes trop préoccupé de la science et de la rime. La rime n'est point méprisable et la science encore moins, mais en poésie il ne faut pas plus penser à l'une qu'à l'autre, il faut peindre, il faut faire sentir, et le reste vient de soi-même.

Ne croyez pas que je méprise le savoir et l'étude (que dirait le Conseil de l'Instruction publique ?) mais consolez-vous d'étudier dans un autre temps, dans d'autres conditions et d'une autre manière que la plupart de ceux qui étudient : vous avez chance d'y être plus original. L'essentiel est de savoir ce qu'on doit savoir et de ne pas en avoir l'air.

Quant à la Rime et aux Règles de versification, qui donc vous a rendu le mauvais service de vous en mettre tant en souci ? Devons-nous apprendre cela dans les grammaires, et sont-ce des *règles* que nous devons suivre ? N'est-ce pas plutôt le sentiment et le goût ? A la longue et beaucoup mieux, vous vous seriez fait votre vers, approprié à votre manière, tout seul. Il y a divers systèmes de rimes et de versification, l'essentiel est que le nôtre nous appartienne, et d'être poète par-dessus le marché.

Tenez, monsieur ! je trouve les quatre vers imparfaitement rimés que vous citez dans votre préface meilleurs que beaucoup de ceux qui se trouvent dans le corps du recueil, ils ont un tour grave et naturel qui me plaît.

Dans les *Poésies diverses*, le *Chant d'adieu* et la *Redingote* sont à mon avis, les meilleures, précisément parce que, quoique bien rimés, vous y songez peu au vers. Mais cette dernière n'est pas assez travaillée : j'entends par là, vous le comprenez bien, tout autre chose que l'observation des règles.

Je trouve vos Dialogues supérieurs à vos Poésies lyriques, et je serais bien trompé si ce n'est pas plutôt là votre genre. Votre préface si naturelle et si vive (quoique peut-être un peu intime et personnelle) achève de m'en convaincre : elle est dans le même ton. Vous y êtes vous, comme dans vos dialogues, surtout dans le premier. Le passage *Pendant ce long hiver... tout cela m'inspirait* (p. 4), est, à mon avis, un petit chef-d'œuvre dans le genre. Il y a là de ce que les Anglais appellent *humour* et qui est si rare dans notre littérature. Je suis sûr que vous ne vous en doutiez pas : vous voyez que vous l'avez trouvé cependant. Un morceau étudié et soutenu sur ce ton-là aurait son prix.

Encore un mot. Laissez, je vous prie, ces *Lucettes* et ces *Lucas*, et dites plutôt *Luisa* et *Dian-Loys*.

Vous voyez si je ne sais pas bien régenter. Mais il m'a semblé que votre lettre et votre préface m'autorisaient à vous dire ma façon de penser. Croyez-moi, monsieur, je vous prie, votre bien dévoué

OLIVIER.

Dans les *Villageoises*, Oyex s'était plaint de la situation précaire des régents. Philippe Corsat lui répondit, de Genève (20 décembre 1843) par des vers de sympathie dans lesquels on lisait entre autres :

Je me disais, en reposant mon âme
Sur un recueil qui tombait sous mes yeux
Pour la patrie, un saint amour l'enflamme!
Chanter ainsi dénote un cœur joyeux...
Du bon régent, de sa muse champêtre,
Lors j'enviais le paisible destin,
Et par tes chants heureux de te connaître
Gai chansonnier je te serrais la main...

Je me trompais, car l'écho de ta plainte
De mon esprit a dissipé l'erreur
Quoi! le pays solde ton œuvre sainte
Moins qu'ouvrier, manœuvre ou laboureur!
Aux fils d'autrui tu consacres ta vie
Et pour les tiens tu crains le lendemain!
Quand ils seront grandis pour la patrie
Un jour peut-être ils te tendront la main.

La lettre suivante n'est pas datée. Elle paraît cependant être à peu près de cette époque. Elle est accompagnée de quelques vers de Juste Olivier :

MONSIEUR,

Ne croyez pas que j'aie reçu avec indifférence les vers que vous m'adressez dans la *Veveysanne*. Vous savez qu'en vacances nous sommes un peu comme des chevaux échappés qui mettons tout notre plaisir à gambader çà et là. Voilà qui explique comment j'ai très bien pu lire vos vers et n'y ai pas répondu. Sans ce sujet [1], je les aurais trouvés fort bons; mais hélas! il y a longtemps que ce sujet-là me fait faire de terribles réflexions et m'inspire bien des doutes. Toutefois je ne saurais être fâché que vous m'ayez fourni une aussi agréable occasion d'en penser du mal.

J'aurais voulu aussi vous faire un petit bout de réponse dans la même langue. Mais le pont d'un bateau à vapeur n'est pas encore le Parnasse. Vous m'excuserez donc du peu et n'en croirez pas moins à mes sentiments affectueux.

OLIVIER.

A M. François Oyex.

Un jour près des flots tristes
Je m'en allais disant :
« Muse, tu t'en désistes,
Plus de vers à présent! »
Mais le ciel qui se dore,
Mais le vent qui dévore
Les brouillards amassés!...
Ah! pour chanter encore,
En voilà bien assez!

Un jour, sur la montagne,
J'allais, cherchant la fleur
Dont le souris me gagne
Et me rouvre le cœur.
Cette fleur qui s'ignore;
Ces jardins de l'aurore,
L'un sur l'autre élancés...
Ah! pour chanter encore,
En voilà bien assez!

Un jour n'ayant pour cime
Que l'âtre au noir manteau,
J'enfonçais dans l'abîme
D'un profond in-quarto,

[1] Probablement les soucis de l'enseignement.

Lorsqu'à ta voix sonore,
Mon chant fut près d'éclore ;
Mais on me dit : « Cessez !
Quoi ! vous chantez encore !
En voilà bien assez. »

OLIVIER.

Une autre lettre de Juste Olivier à Oyex est intéressante, malgré son caractère un peu personnel. Oyex était alors régent à Corsier sur Vevey. Il avait postulé une place à Lausanne et avait demandé à son compatriote bellerin son appui. Juste Olivier lui répond, en date du 18 février 1844 :

MONSIEUR,

Aussitôt que je reçus votre lettre, je parlai de son contenu à M. Ruchet[1] mon beau-frère, qui, par sa position et quelques relations personnelles avec M. Crud [2], pouvait le mieux vous être utile. Il s'y prêta avec beaucoup d'empressement. Mieux, il trouva M. Crud (que je ne connais nullement) déjà prévenu, à ce qu'il paraît, en faveur d'une autre personne, et M. Ruchet, sans pourtant être en état de rien affirmer à cet égard, conjecture qu'en ce qui le regarde dans cette affaire M. Crud a déjà fait son choix. Il est fâcheux aussi que vous ayez négligé d'envoyer vos papiers, formalité à laquelle on tient dans ces sortes d'affaires. M. Ruchet me disait aussi qu'il regrettait que vous ne soyez pas venu vous-même vous présenter à M. Crud, pour vous faire connaître personnellement, que cela est toujours avantageux. Comme vous êtes toujours à temps, je suppose, voyez si vous ne devriez pas risquer encore cette tentative et faire une petite course à Lausanne dans ce but. Vous seriez tout annoncé à M. Crud, M. Ruchet lui ayant parlé favorablement de vous. Je regrette bien vivement de n'avoir pas de meilleures espérances à vous donner. D'ailleurs, par le temps qui court et pour toutes espèces d'entreprises et de projets, il ne faut pas s'attendre à n'être pas obligé. J'y reviens à deux fois plutôt qu'une et à trois plutôt que deux.

Je vous remercie bien sincèrement de votre bon souvenir et de votre amicale lettre. Disposez de moi en toute chose, je vous prie, et veuillez recevoir mes salutations les plus cordiales.

J. OLIVIER.

[1] Il s'agit ici de Louis Ruchet, membre du Conseil d'Etat, où il siégea de 1840 à 1845. Il avait remplacé Louis Jan, décédé en 1840.

[2] Vice-président du Conseil de l'Instruction publique.

En 1846, François Oyex publiait les *petites Fleurs des bois*, poésies vaudoises. La préface datée de la Tour-de-Peilz, octobre 1845, montre que tout n'était pas rose alors dans la vie du jeune instituteur : « Compagnes de mes rares loisirs, petites fleurs que j'aime, le moment est venu de me séparer de vous, — vous avez parsemé de quelques charmes l'aride champ de mon existence en m'aidant à sourire à la vie. Quand même le besoin, oui le besoin ! venait frapper à ma porte ou se montrer parfois sur mon foyer ; je lui répondais par des chants d'espérance... amère dérision ! ! »

La publication de ces *petites fleurs* valut au poète beaucoup d'éloges et quelques critiques. On ne lira pas sans intérêt celles qui lui furent adressées par J. Petit-Senn, avec la franchise un peu brusque qui caractérise l'écrivain genevois :

MONSIEUR,

J'avais souscrit pour l'impression de vos vers chez M. A. Michod, de Vevey, et j'en avais déjà reçu le recueil lorsque vous avez eu l'obligeance de m'en envoyer un second, attention aimable dont je vous remercie. Mais, Monsieur, si je dois d'abord vous féliciter de quelques heureuses dispositions naturelles, et d'avoir cherché une distraction à vos travaux dans la poésie, noble occupation de l'âme, je ne puis m'empêcher de vous dire avec franchise que vos petites fleurs sont cueillies à poignées, sans un choix pur et délicat ; il en est plusieurs qui déparent votre bouquet ; de plus, vous avez beaucoup à faire pour arriver à un style châtié, seul digne interprète de la muse.

Vous avez des inversions pénibles, forcées, des négligences fréquentes, des vers où l'extrême licence de la mesure n'est point justifiée, au moins, par la grâce ou l'élégance de la diction ; en un mot, je crois que vous vous êtes réglé sur de méchants modèles.

Le patriotisme est une belle chose, sans doute, mais sans nuire le moins du monde à ce sentiment, on peut chercher hors de son pays des guides littéraires lorsque la patrie est veuve de grands poètes. Il faut prendre pour modèles de véritables autorités et non des camarades qui marchent à côté de vous et *peut-être derrière*.

Pardon de ma franchise — un peu âpre — elle peut vous servir

mieux cependant que les flagorneries d'un bon voisin qui tient plus à vous plaire qu'à vous diriger au but.

Je crois qu'en suivant mes conseils vous pourrez développer en vous de véritables germes de talent et j'aime à espérer que vous serez un jour l'un de nos bons poètes nationaux.

Je suis, Monsieur, votre très dévoué et sincère serviteur.

J. PETIT-SENN.

17 février 1846.

Il y avait pourtant de jolies choses dans le recueil des *fleurs des bois*. Le sentiment patriotique, le sentiment de la nature, une gaîté aussi de bon aloi, de l'humour, comme disait Juste Olivier. Mais le traitement du régent n'a guère augmenté :

Par jour neuf batz.... ah ! quel salaire !
Ayant sept enfants à nourrir
L'Etat de Vaud devient prospère
Il voudra bien nous secourir.
Et puis chaque jour j'entends dire :
« Oh ! quel bonheur d'être régent ».
A ces mots, tout bas je soupire :
Quinze jours m'ont vu sans argent !

Mais il y avait bien aussi quelques inversions hasardeuses qui justifient les critiques de Petit-Senn. Ainsi dans le *Départ:*

Le monde enfin, je vais connaître;
Qu'est-il pour moi jusqu'à ce jour ?

et dans la *Glaneuse :*

Je vais rentrer dans ma cabane...
Le bon Dieu, je prierai pour vous.

ou dans un *Ex-étudiant :*

Ta langue, ô Lamartine ! en peu de temps s'altère
Et le naïf patois, à tes vers, on préfère.

Il faut bien dire que le poète s'était formé seul, à la campagne, tout en se livrant à un labeur quotidien et pénible, et comme il le rappelle souvent, au milieu de préoccupations matérielles très graves.

(A suivre.) Paul MAILLEFER.